

Blanchet, Marc. *Tristes encore*. Obsidiane, 2022. 78 p. *And Also The Trees*. L'Atelier Contemporain, 2022, 72 p; *17 secondes*. L'Atelier Contemporain, 2022, 144p.

Après *Valses et enterrements* (2018) et *Le Pays* (2021), Marc Blanchet, tout en reprenant les troublantes ambiguïtés d'une mélancolie qui trouve ses origines dans à la fois le contemporain et la vaste histoire de l'humain, révèle aujourd'hui dans ces trois livres toute la délicatesse d'une foisonnante et sobrement exaltante énergie poétique et artistique. *Tristes encore* est le site, lit-on, du drame d'un 'je [qui] vien[t] après l'idéal. / [D'un je [qui est] la mesure triste d'un arpent' (11), 'le Temps [ayant] profané nos visages' (15). Des sentiments de pertes, d'absences, d'inaccès, d'apories, certes, en résultent, mais ces strophes, patiemment tissées et déroulées, puisent plus profond dans les rapports au monde et aux autres. Si, comme écrit Shakespeare, le poète-artiste, comme les autres, '*struts and frets his hour upon the stage*', il ne rend jamais ses armes, persiste, résolu, refusant l'exil, le 'détrônement' (9), ne cessant de chercher, de montrer, tantôt coléreux, tantôt plus centré sur un 'recommencement' ((70), fatal mais conscient participant et témoin 'espérant faire d'autrui / Le parfait témoin' (10). Au-delà de toute idée d'un stoïcisme, pensant peut-être à d'autres qui ont, comme Mandelstam (*Tristia*) ou Ovide (*Tristes*), mais tant d'autres encore, grandement souffert, *Tristes encore* existe pour honorer ce qui reste possible, s'avère fort, sait 'résister', comme dirait Jean-Luc Nancy. Il est, peut-être contre toute attente, engagement, geste *vers* et *pour*. Le recueil devient l'action d'un devoir accepté et accompli, cette incertaine mais requise 'réponse', comme écrit Jean-Paul Michel, face à l'innommable/l'indicible, ce répons également, cette musique, ces rythmes qui voudraient chanter, quelque part remercier, depuis le bord d'une 'indifférence' ambiante qui semble vouloir les avaler. Une 'élegie' donc, mais un surgissement simultanément, une eau qui jaillit d'une source insituable et sans autre 'promesse' que ce qu'elle est : cela qui vit, vivotant selon, parfois, les apparences, mais comme toute vie, érigeant le 'minuscule monument de l'âme'.

Monument d'art, d'artifice, de ce faire, ce *poïein*, qui, même aveugle, au cœur d'une 'imperfection', parvient, même 'improbablement', dirait Bonnefoy, à entr'apercevoir une 'cime', celle que Gérard Titus-Carmel appellerait la 'beauté', à la fois insaisissable et multiforme. On l'apprécie peut-être mieux, cette presque-saisie du désiré dans les deux livres de photos accompagnées de petites proses qui, dans le cas de *17 secondes*, forment un elliptique roman. Là, malgré ce que Blanchet nomme la 'tension [inscrite dans chaque prise de vue des] effondrements, déclivités, obscurcissements' qui, ensemble, sont vécus 'comme une lente défiguration', reste la certes énigmatique et trouble trace d'une présence, celle des arbres, celle d'une femme, celle d'une lumière mouvante, à jamais

remodelée et remodelante, celle aussi de l'œil, de l'esprit, du cœur de celui qui a pris le temps de s'insérer intimement dans cet espace-temps avec l'espoir d'en extraire quelque chose de valable, de vrai, d'émouvant, de beau. D'en marquer le passage au sein de sa pure émergence-dissipation ontique, matéro-spirituelle.

Si les textes qui accompagnent les photos d'*And Also The Trees* et de *17 secondes* offrent, comme ceux de *Tristes encore*, une narrativité qui invite à couvrir les images d'une mince et imaginable couche d'interprétabilité, d'un sens, complexe, instable, fluide car subjectif, et si ces textes génèrent une poéticité à laquelle on est très sensible, l'appréciant dans ses subtilités et son caractère délicatement exploratoire face à la fois aux choses qui sont et à la voix parlante, ce qui l'emporte ici ce sont les images, leur incalculable mais absolue étrangeté ontologique, et, indissociablement, dans une fusion également absolue, leur indéniable, leur inimitable beauté. Une beauté qui fait tomber tous les masques langagiers, aussi beaux qu'ils soient, et nous replonge, malgré nos protestations, dans notre nudité essentielle – qui est humilité et exaltation – face à notre être-dans-le-monde.

L'expérience de ces deux livres bimodaux obéit ainsi à une double tensionnalité, celle dont parle le poète et celle qui inhère à toute image, photographique ou peinte. La force esthétique de ces deux beaux livres profite manifestement de cette double tensionnalité, tout comme *Tristes encore* qui, privé d'images, multiplie afin de compenser cette absence les stratégies strictement langagières, textuelles : la variation de la longueur des poèmes, des strophes et des vers qui les composent; le caractère elliptique du poétique, une amplification du métaphorique qui diminue le discursif et intensifie l'émotion tout en la complexifiant; un refus de toute contextualisation sûre; cette ambiguïté naturelle et séduisante que crée l'impression d'une articulation rapide et télescopée liée au caractère largement ouvert de ses désignations; les espaces blancs qui, systématiquement invitent à rêver, à inventer des scènes, des scénarios que le poème ne fait qu'effleurer; la dimension souvent autoréflexive des poèmes, offerts comme une vaste mise en abyme de son propre geste, de sa propre gestuelle.

Trois livres qui persistent à résonner dans ma tête, images et rythmes langagiers qui me persuadent de la haute sensibilité de l'œil et de la main de leur auteur.

*Michaël Bishop*

*Dalhousie University*